

Oralité et écriture.

La technologie de la parole (Orality and Literacy). The Technologizing of the Word, de Walter J. Ong, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Hélène Hiessler, Les Belles Lettres, 240 p., 27,50 €.

Il fallut au linguiste et historien des idées américain Walter J. Ong (1912-2003) une vie de recherches pour réussir à traduire ce que fut, ce qu'est encore, en certains endroits de la planète, le monde de l'oralité et dépendre a contrario le monde de l'écrit qui est le nôtre. *Oralité et écriture*, paru en 1982, faisait le point sur le sujet au moment où le langage informatique touchait le grand public. Il reste actuel.

A fleur de peau.

Médecins, tatouages et tatoués d'Alexandre Lacassagne, édité et présenté par Philippe Artières, Alia, « Petite collection », 80 p., 6,20 €. Au XIX^e siècle, le pouvoir (médecine, police, justice, état civil) a dénombré, mesuré puis photographié les corps des malades et des « criminels ». L'historien philosophe Philippe Artières étudie cette façon déshumanisante de faire parler les corps. Il propose ici des textes sur des corps de prisonniers qui se racontent à travers leurs tatouages et, dans un très beau texte de présentation, lit ces tatouages à rebours de l'anthropologie criminelle : comme une écriture de « poèmes vies » tels que les avait rêvés Michel Foucault.



Observez les logaèdres !

de Valère Novarina, POL, 310 p., 14,50 €.

Les livres de Valère Novarina sont sans âge. Ils tournent en apesanteur dans une danse primitive et aérienne avec la langue et cristallisent comme un hymne aux mots ou... aux logaèdres (« mots, non alphabétisés, non domestiqués et alignés et au repos dans un dictionnaire »). *Observez les logaèdres !* se déploie en un long poème spéculatif entre réflexions sur le langage (« Une pierre vide »), description d'une visite aux Sacri Monti (« Le déséquilibre spirituel ») et pièce de théâtre (« Vrai sang »).

« Au commencement était... » Quoi ? Trois parutions récentes reformulent la question de l'origine du langage et interrogent la spécificité de la parole, de l'écrit et de l'image

Chassé-croisé langagier

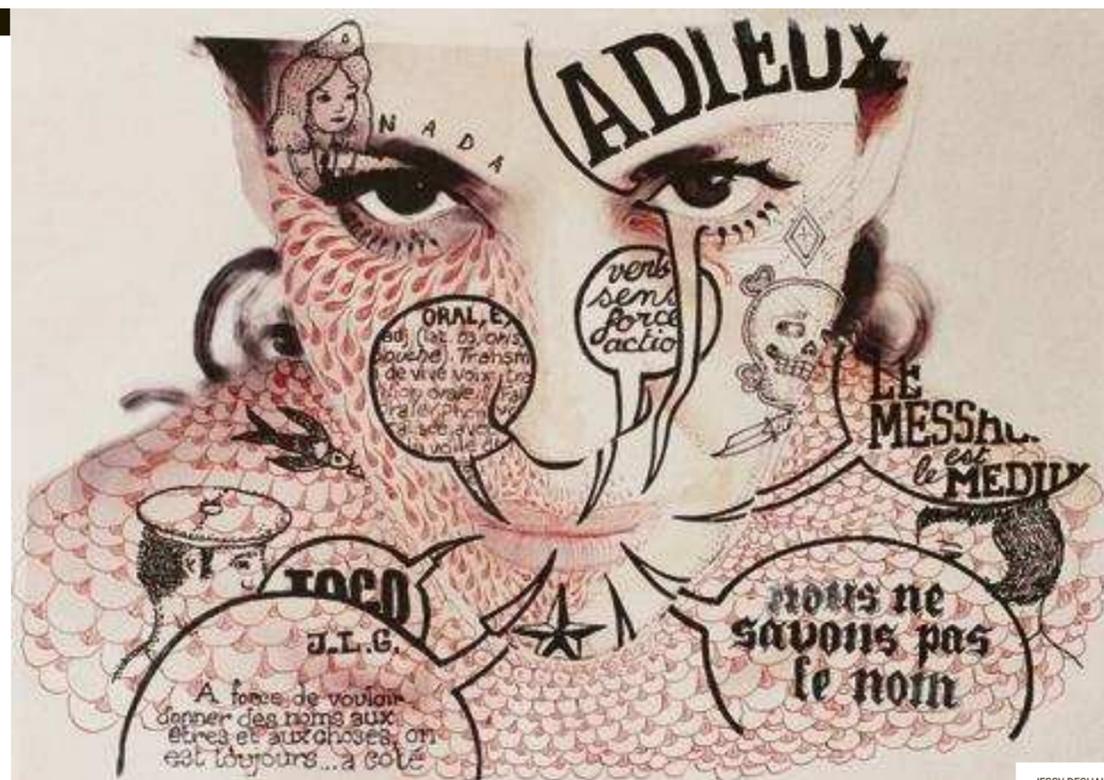
MARIANNE DAUTREY

On se souvient des spéculations vertigineuses du Faust de Goethe (1808) qui, pour accéder à la connaissance, décide de traduire dans sa langue le « texte fondamental ». « Au commencement était le Verbe », tente-t-il, et puis il corrige : « Au commencement était le Sens », et puis non, la Force, et puis non, l'Action...

Ce n'est pas la seule question de la pluralité des langues que soulève ici ce rêve d'un nom, d'un nom premier qui embrasse le monde, la création : toute langue est toujours déjà une traduction et, avant elle, tout langage est déjà second et dérive d'une parole, d'un texte, d'un geste premier. « Texte divin », disait Faust ; « logos », disaient les Grecs, notion qui recouvre en un même mot la raison, les idées et le discours et contient encore la possibilité d'un langage qui rassemble tous les langages, d'une union entre les mots et les choses, l'homme et le monde.

Le partage entre les langages s'engouffre dans la séparation, l'interstice, la béance jamais comblée qu'ouvre la perte première du logos et donne lieu à une infinité de pratiques et de récits où, à chaque fois, se rejoue cette unité perdue, cette origine par nature inaccessible. L'histoire du partage entre les langages sera toujours celle, erratique et sans fin, d'une traduction qui remet continuellement en jeu le pouvoir des mots, des tracés et des sons – des signes – émis par l'homme : un palimpseste infini qui s'écrit, se désécrit, se réécrit de performances verbales en textes, de textes en images.

Trois publications récentes prolongent aujourd'hui ce palimpseste sur des modes très différents : c'est, d'abord, *Oralité*



JESSY DESHAIES

et écriture, l'ouvrage de référence de l'historien des idées américain Walter J. Ong (1912-2003), qui retrace l'histoire du passage entre oralité et écriture. C'est, ensuite, *A fleur de peau. Médecins, tatouages et tatoués*, qui présente, introduite par Philippe Artières, une « enquête » sur les tatouages d'Alexandre Lacassagne, l'un des fondateurs de l'anthropologie criminelle au XIX^e siècle. Enfin, c'est *Observez les logaèdres !*, de Valère Novarina, qui puise, entre peinture, théâtre et poésie, son écriture à l'interface entre les langages. « Il n'y a plus de langage, il n'y a plus que des langues »,

dit Godard, en commentant son récent *Adieu au langage*.

C'est pourtant l'inverse que démontre Walter J. Ong, dont le livre se déploie entre les langages, lui aussi. Son point de vue est résolument anthropologique. Pour lui, le langage n'est ni premier ni second, il est une « technique » forgée par l'homme. Oralité et écriture sont deux langages à part entière, dit-il, deux techniques qui, chacune, déterminent, façonnent à leur manière l'univers de l'homme, sa place dans la société, son rapport au monde, à l'histoire, à la connaissance, à la structure de sa langue. « Le

message, c'est le médium », disait Marshall Mac Luhan (1911-1960). Ong, comme en écho, écrit : « Considérer la tradition orale comme de la "littérature orale" revient à considérer les chevaux comme des automobiles sans roues. » La ligne de partage est univoque, elle sépare un monde du son et un autre du visuel, et le passage de l'un à l'autre trace une histoire irréversible, encore que non linéaire : l'oralité ne cesse pas avec l'apparition de l'écriture, mais bien après, avec l'imprimé ; elle resurgit avec l'informatique, le radio, la télévision, mais sous une autre forme, marquée par les habitudes nées de l'écriture : la solitude, l'espace clos de la page, l'appropriation du texte par un auteur... De l'oral à l'écrit, la technique s'est sophistiquée et a accru sa propre puissance, dit Ong : la constitution de dictionnaires a permis un enrichissement de la langue ; l'élaboration de registres a rendu possible la connaissance par dénombrement et classification.

Or c'est précisément cette possibilité statistique qu'utilise le docteur Lacassagne, en 1881, lorsqu'il réalise son « enquête » sur les tatouages des criminels du 2^e bataillon d'Afrique. Lui-même, pourtant, est loin de réfléchir sur le langage qu'il applique à la pratique du tatouage et de réaliser à quel point celui-ci détermine les résultats auxquels il aboutit. Après avoir dressé, dans une première partie, une typologie des tatouages et dénombré leur occurrence, il conclut : « Le grand nombre de tatouages donne presque toujours la mesure de la criminalité du tatoué. » « Le message, c'est le médium », diraient Ong et Mac Luhan. C'est si vrai que le déterminisme univoque de sa conclusion va à l'encontre de sa seconde partie, où il retrace les biographies des prisonniers et révèle à quel point le rapport au tatouage est singulier chez chacun d'eux.

Sans doute, les tatouages émanent-ils d'un rite initiatique qui scelle l'inscription au sein d'un collectif, celui des prisonniers, sans doute leurs motifs circulent-ils de corps en corps. Mais ils possèdent aussi une autre fonction. Ils sont non seulement une forme primitive et sauvage d'écriture « autobiographique », comme l'écrit Philippe Artières, mais, procédant par une combinatoire des formes, par des jeux de langages entre dessin et mots, ils sont aussi autant de manières de se défigurer, s'embellir, se sculpter, se travestir. Espaces de jeux avec l'identité, lieux d'une libre construction du sens, ils agissent comme une écriture de soi – qui est aussi réinvention de soi. « Lacassagne a retourné la fonction du tatouage. De pratique de soi, le tatouage devient un stigmate », note Philippe Artières. En associant de façon irréductible le tatouage au nom de « criminel », l'enquête de Lacassagne opère, paradoxale-

Espaces de jeux avec l'identité, les tatouages agissent comme une écriture de soi

ment, à la manière de la machine imaginée par Kafka dans *La Colonie pénitentiaire* qui, en tatouant sur la peau des condamnés le texte de la loi enfreinte, les anéantit. Dans les comptes rendus de Lacassagne, « l'historien ne trouve que des ombres », écrit Artières.

« A force de vouloir donner des noms aux êtres et aux choses, on est toujours... à côté », dit Godard. Or cet « à côté » est ravageur. « Nous ne savons pas le nom », renchérit Novarina. A vrai dire, Novarina, en poète, renverse les problèmes. Celui d'Ong : du partage entre oralité et écriture ; celui de Lacassagne : de l'identification derrière un nom ; enfin celui de Faust : de la recherche du mot originel, le nom de Dieu. Si on gardait la graphie latine, une anagramme de « Dieu » pourrait être « vide », lui répond Novarina, il ajoute : « La parole nous vient de la nuit » et nous traverse. Aucun mot, aucun texte n'est jamais originel, pas même la Bible, qui est traduction infinie, texte sans fin. Les mots « ont été donnés il y a longtemps aux hommes, un à un. En une lente et patiente transmission soufflée, un savoir des lèvres, une science respirante, transmise peu à peu par des bouches humaines. Les mots ont d'abord été parlés par ceux d'avant... En créole réunionnais, les davan sont les morts, les revenants... » La parole ne nomme pas, mais « appelle », « annonce » les choses, les hommes vivants et morts, les précède. C'est pourquoi le langage ne peut être une technique, il est matière, notre matière, « notre chair », écrit Novarina.

La parole ne nomme pas, ce sont les mots qui parlent, pensent, se souviennent des autres mots, qu'ils contiennent, et les appellent. Ils se démultiplient. Il n'y a aucune rupture entre oralité et écriture chez Novarina. Son écriture si dense prolifère, cependant, jubilatoire, entre théâtre, peinture et texte. Une manière d'adieu au langage, si on se souvient qu'« adieu » peut aussi signifier « bonjour » ! ■

Extraits

« Sans écriture, les mots en tant que tels n'ont pas de présence visuelle, même lorsque les objets qu'ils désignent peuvent être vus. Ce sont des sons. On peut "se les rappeler", les "répéter", mais aucunement les "chercher". Ils n'ont pas de "siège", ne laissent pas de trace (une métaphore visuelle trahissant une dépendance à l'écriture), pas même de trajectoire. Ce sont des occurrences, des événements. (...) Pour qui a idée de ce que sont les mots dans une culture orale primaire ou dans une culture proche de l'oralité primaire, le fait que le terme hébreu *dabar* signifie à la fois "mot" et "événement" n'a rien d'étonnant. Chez les peuples (oraux) "primitifs", le langage est généralement un mode d'action et non une matérialisation de la pensée. »

ORALITÉ ET ÉCRITURE,
PAGES 51-52

« J'ai vu des tatouages recouvrant tout le corps : un costume complet, c'était l'uniforme de général ou d'amiral. J'ai vu des dessins et des inscriptions sur la face. L'un avait sur le front : martyr de la liberté et un serpent ; l'autre avait comme inscription cette parole prophétique : le bain m'attend. Tous deux avaient subi plusieurs condamnations et étaient encore en prévention de conseil. Sur le ventre, au-dessous du nombril, se trouvent presque toujours des sujets lubriques... Sur la verge, onze fois, j'ai trouvé tatouées des bottes. Ce n'est point, comme on l'a cru, un signe de pédérastie. Tous les hommes interrogés sur ce point ont été d'accord pour dire qu'ils n'avaient fait ce tatouage que pour faire cet affreux jeu de mots : "Je vais te mettre ma botte au..." »

À FLEUR DE PEAU, PAGES 29-30

« Dans les mots à "double entente", dans les termes "équivoques", par les portes "à double entrée", dans les doubles fonds et les miroirs inversés, c'est là que les langues pensent le plus ; c'est là qu'elles nous invitent à "ne rien saisir d'immobile", à comprendre que la parole est un geste : à être au seuil d'un savoir inversif. Entrer à nouveau à l'envers dans la vie ! C'est un déséquilibre et une saisie mentale par le retournement. Une saisie, ou plutôt un simple aperçu ? Le monde, nous ne l'aurons qu'entra-perçu : rien n'est jamais possédé par les yeux. Tout est sans prise – et à l'impossessif. A insaisir et à suivre par retournement. Entrer par un retournement et un rétablissement. Comme si l'on s'aventurait sur le seuil d'une inversion de la mort en la vie. »

OBSERVEZ LES LOGAÈDRES !,
PAGES 46-47